



HENRI PIRENNE

E

NFANT de Verviers, d'une famille wallonne, Pirenne illustre la Wallonie. Le voici au faite des honneurs, sacré, jeune encore, grand citoyen, grand historien, grand homme. Il le mérite.

Sa carrière est celle d'un pur homme de science que les circonstances ont légitimement rendu populaire. Je l'ai connu étudiant, quand il était l'élève de Kurth et de Frédéricq, et, déjà alors, on pressentait sa destinée. Il est resté à plus d'un égard ce qu'il était : travailleur forcené, l'esprit toujours en éveil, toujours sous pression, chercheur obstiné, patient, original, mais aussi méthodique et soigneux. Il a conservé surtout ce don merveilleux de la jeunesse d'esprit, qui s'intéresse à tout, toujours prête à l'effort : en captivité, au camp de Holzminden, à plus de cinquante ans, il a appris le russe. Il a gardé en outre ce charme de la franchise, de la simplicité et de la familiarité wallonnes, qui font de lui le plus délicieux camarade. Cet académicien de trente-six Académies, ce docteur honoraire de tant d'universités, ce recteur décoré de tous les ordres n'a pas plus de morgue qu'un étudiant. Vous verrez que quand il sera baron, — pourquoi pas ? — il ne changera pas d'une ligne.

Son aventure intellectuelle est prodigieusement intéressante. Ses maîtres de Liège l'initient aux méthodes scientifiques allemandes, qui règnent à cette époque, dans tous les domaines,

notamment en histoire et en économie politique, et partout, même en France. (Rappelons-nous Taine et Renan, l'Ecole des Sciences politiques et l'Ecole des Chartes). Pirenne va se perfectionner, après ses études, en Allemagne et à Paris. Il en revient, comme tant d'autres, — comme l'auteur de ces lignes — tout impressionné



HENRI PIRENNE.

du prestige de la Science germanique. Il en rapporte un projet grandiose, qui lui a été inspiré, a-t-il dit, par Lamprecht : écrire une histoire de Belgique différente de celles qu'on a écrites avant lui, illuminée par les phénomènes économiques. Tout en se livrant à des travaux d'érudition et de documentation, il publie son

premier volume — en allemand. L'accueil, outre-Rhin, est encourageant : la version française ne tarde pas, et se classe tout de suite parmi les œuvres de premier ordre.

Une idée y point déjà, qui va se préciser dans les volumes qui suivent : c'est que la Belgique était autre chose qu'une expression géographique, qu'elle était une réalité sociale avant d'être une réalité politique. Thèse hardie à certains égards ; au début, elle n'est pas acceptée sans conteste. Elle plaît cependant à beaucoup, elle est sympathique au monde officiel, parce qu'elle nous donne des parchemins. Mais on hésite tout de même à y croire.

Vient la guerre. C'est la grande épreuve. On va bien voir si vraiment la patrie belge est vivante, et capable de résister aux essais savants et violents de déchirement. Tout s'acharne contre elle ; non seulement elle résiste, mais elle s'affirme, dans le feu et dans le sang, plus grande et plus belle qu'on ne pouvait la rêver.

Pour beaucoup, pour Pirenne lui-même — il l'a dit dans un banquet — l'expérience apparaît comme une expérience de chimie ou de physique, concluante. L'œuvre de Pirenne paraît confirmée comme aucune œuvre historique n'a pu l'être.

Et lui-même, suprême honneur, est choisi par l'ennemi comme une victime symbolique. Ce Wallon implanté en Flandre devient le type du Belge. Il part en exil, brandissant le drapeau, prédisant à l'officier qui l'emmène l'effondrement de son Empire. Là-bas, dans cette Allemagne qu'il a tant admirée jadis, il continue d'observer et de voir en historien.

Il a écrit lui-même, en des pages admirables et publiées par la *Revue des deux Mondes*, à quel point il s'était abusé sur l'Allemagne et ses savants, — examen de conscience d'une suprême beauté morale.

L'exil, la séparation d'avec sa famille, la mort d'un fils chéri, tombé au champ d'honneur, ont tout un temps assombri sa gaieté ; mais — j'en atteste une correspondance suivie — sa foi n'a pas fléchi un instant, le doute ne l'a pas effleuré.

Maintenant il a la joie du savant, de se savoir compris et de se savoir dans la vérité.

Pas la moindre trace de fatigue ou de lassitude. Il vient de donner son cinquième volume, et il prépare le sixième, tout en gérant son rectorat, en prenant part à des travaux administratifs, en accumulant des publications de documents.

Je crois que jamais son cerveau n'a été plus bouillonnant, plus pétillant. Il faut le suivre dans les conversations intimes, à table, en promenade, au cabaret, — car il ne déteste pas, à l'occasion, le verre de bière, sur la table de marbre d'une taverne : j'ai dit qu'il était resté étudiant. Il a toujours une idée en tête, une vue originale des choses et des hommes. On dit qu'il cultive le paradoxe avec prédilection. Cela n'est pas tout à fait vrai. Il aime à exprimer sa pensée sous une forme vive, frappante, étonnante. Il sait ainsi dépenser une verve endiablée à se défendre et à attaquer. Il prend surtout plaisir à esquisser, devant des auditeurs de choix, des idées qui n'ont pas encore de contours bien fermes chez lui. C'est pour entendre les objections, pour subir le feu de la contradiction. Alors, il retourne son sujet sous toutes les faces, et il n'est pas rare qu'il s'entête et qu'il exagère, Mais, quand il prendra la plume, il ne restera de ces prétendus paradoxes que la partie solide et pure, dépouillée des outrances de l'improvisation.

Au total, Pirenne est un maître-penseur, servi par des dons naturels magnifiques : une activité cérébrale prodigieuse, une souplesse et une finesse d'esprit merveilleuses, — et l'on voudrait dire : *de race*, — alliées aux meilleures qualités du cœur et du caractère.

ERNEST MAHAIM

